

CITÉS D'OR

Elle traverse les frontières, rayonnante, tumultueuse, saisissante. D'Alger à Beyrouth, la bande dessinée venue du monde arabe ouvre peu à peu ses pages en France. Témoignages, récits intimes, poésie se bousculent dans une polyphonie vibrante de voix au cœur desquelles résonnent les villes qui les abritent.



Beyrouth. La trilogie de Barrack Rima

© ALBERTA

OFF

C'est sous la forme du collectif et du fanzine que ces bédéistes pallient depuis une dizaine d'années l'absence de structure éditoriale locale. Initiés par JAD Workshop puis Samandal au Liban, ces ateliers d'auto-production ont fait des émules lorsque s'est éveillé le printemps arabe en 2011: Toktok puis Garage au Caire, Lab619 en Tunisie, Skefkef au Maroc, Masaha en Irak, Habka en Libye, Comic4 Syria en Syrie... Fédérés par les réseaux sociaux ainsi que par des festivals comme CairoComix en Égypte (initié en 2015, avec l'appui de l'Institut français du Caire, par Mohammed Shennawy et Magdy El-Shafie, auteur en 2008 du premier album égyptien pour adulte, *Métro*,

censuré par le gouvernement Moubarak), ou le festival international de la bande dessinée d'Alger, ces collectifs et revues déploient leur diversité, la confrontent, avec une énergie et une maturité artistique indéniables. Et depuis peu, ces traits venus d'ailleurs nous arrivent. Le festival d'Angoulême consacrait en janvier une exposition à cette nouvelle génération, rassemblant une cinquantaine d'auteurs. Son catalogue, *Nouvelle génération. La bande dessinée arabe aujourd'hui* (aux éditions Alifbata), et le recueil *La Nouvelle Bande dessinée arabe*, publié à l'occasion par Actes Sud BD, offrent un regard panoramique sur cette production effervescente. L'Algérienne Rym Mokhtari (*Épines*) y déploie une sombre

poésie muette du corps féminin dominé par les hommes; Nawel Louerrad (*De la violence*), elle aussi algérienne, s'interroge sur les mécanismes de la violence au travers de personnages oiseaux; le Libanais Mazen Kerbaï (*Demain ne viendra pas*) établit quant à lui un dialogue graphique et textuel avec sa mère, l'artiste Laure Ghorayeb. « *On montre un mouvement au moment où ça se passe, on n'est pas en retard pour une fois! La bande dessinée arabe est en train d'étendre les territoires de la bande dessinée* », s'enthousiasme Thomas Gabison, éditeur d'Actes Sud BD. Trentenaires, urbains, souvent engagés, ces bédéistes ont trouvé dans le neuvième art le lieu d'une résistance à la pensée unique et de →



Épines de Rym Mokhtari, extrait de *La Nouvelle Bande dessinée arabe*

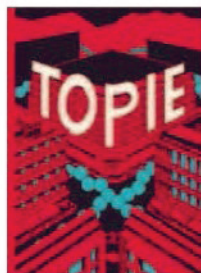
OFF

→ réalisation d'une idéologie révolutionnaire, grâce aux libertés thématiques, formelles et économiques qu'il offre. Et, fait marquant vu de France, pays qui ne compte que 12 % environ d'auteurs, les femmes s'imposent tout autant que les hommes dans ce paysage créatif. Aussi politiques qu'intimes, tant réalistes qu'oniriques, les sujets et les formes se révèlent divers, les influences plurielles, les traits individuels.

CAPITALE BEYROUTH

Pourtant, une figure récurrente se dégage de ces récits : la ville. Beyrouth, Le Caire, Alger, Casablanca s'animent le long de ces cases qui se lisent pour la plupart de droite à gauche.

En avril, le Pulp Festival, installé à La Ferme du Buisson à Noisiel (77), choisit de resserrer le faisceau sur la capitale libanaise dans une exposition intitulée « Beirut Strip Extended » qui rassemble les travaux d'Alex Baladi, Sandra Ghosn, Joseph Kai, Mazen Kerbaj, Raphaëlle Macaron, Barrack Rima, Jana Traboulsi et Lamia Ziadé. Le choix s'avère pertinent, étant donné la vitalité singulière historique de la scène locale. En 1980, quand Georges Khoury, alias Jad, publie *Carnaval* (non éditée en France), macabre défilé des acteurs d'un pays en proie à la guerre civile, le neuvième art libanais, jusque-là cantonné aux revues pour enfants, s'ouvre à tous les possibles. Le bédéiste fonde ensuite, avec Lina Ghaibeh et



SAMANDAL

Le collectif fondé en 2007 fait, depuis ses débuts, office d'avant-garde dans le monde arabe. Rassemblant des auteurs de bande dessinée libanais installés à Paris, Bruxelles, Marseille et Beyrouth, Samandal édite chaque année une revue – déclinée en français, anglais et arabe – à vocation expérimentale. « Aujourd'hui nous sommes quatre : Lena Merhej, Joseph Kai, Barrack Rima et moi », explique Raphaëlle Macaron. Un rédacteur en chef s'occupe de la compilation sur une année d'un numéro ; chaque année, c'était moi. » Autour d'une thématique déterminée, des auteurs de pays variés, au travail singulier, sont invités à explorer les possibles de la bande dessinée. Peu de hasard, donc, au fait que le dernier numéro, titré *Topie* et autoproduit avec les éditions Fidèles dans leur studio des Grands Voisins, à Paris, se consacre au thème de l'utopie, pour en expérimenter les contours et les contradictions. ● S.D.



Ville avoisinant la terre de Jorj A. Mhaya

Et, fait marquant, les femmes s'imposent tout autant que les hommes dans ce paysage créatif.

Edgar Aho, le JAD Workshop, premier collectif du monde arabe consacré à la bande dessinée. L'album *Min Beyrouth*, qui dépeint le quotidien d'une ville transformée en champ de bataille, naît de cette association d'auteurs. De ce conflit, de cette capitale déchirée éclôt ainsi la noirceur des premiers traits, précurseurs d'une créativité qui ne cesse depuis de se renouveler. *Mourir partir revenir. Le jeu des hirondelles* (Cambourakis, 2006), autobiographie de Zeina Abirached, se concentre sur un huis clos familial pour mieux énoncer la tétanie de la ville alentour. Dans la magnifique trilogie *Beyrouth* de Barrack Rima (Alifbata, 2017), l'auteur, immigré en Belgique, griffe à l'encre les fissures et les révoltes de cette capitale qu'il quitte et retrouve continuellement pendant vingt ans. *Ville avoisinant la terre* de Jorj Abou Mhaya (Denoël Graphic, 2016) sublime la violence sociale et politique de l'espace urbain par un récit fantasmagorique teinté de gris insidieux. Matière vivace, centres d'une énergie nouvelle, les villes se font personnages, reflets

d'une population, espaces de l'institution, et ancrent les récits dans le contemporain. « La bande dessinée est un des rares endroits où ces auteurs peuvent s'exprimer en argot, en dialecte, langages typiques des villes », note Thomas Gabison. Elles sont aussi des espaces d'affections complexes, parfois contradictoires, entre un passé dont il s'agit de se défaire, une mémoire collective à soigner, et des solutions à inventer. Raphaëlle Macaron, membre du collectif Samandal (lire l'encadré) aujourd'hui installée à Paris, témoigne de cet attachement à la ville encore imprégnant chez la nouvelle génération, parfois bien malgré elle : « Beyrouth est un personnage à part entière. Elle a vécu énormément de choses et ça se voit beaucoup : dans les gens, l'architecture, l'air qu'on respire, la manière dont nos parents en parlent, dont en parlent ceux qui ont vécu la guerre ou pas. À chaque fois que j'essaie de ne pas parler de Beyrouth, je me retrouve à parler de Beyrouth. » ● SARAH DEHOVE